

L'INFLUENCE DU BOLCHEVISME SUR LE MOUVEMENT OUVRIER INTERNATIONAL...

Celui qui veut se faire une idée de l'influence funeste que le bolchévisme exerce dans les autres pays sur les partis apparentés à lui n'a qu'à lire la célèbre circulaire que la centrale du Parti communiste unifié d'Allemagne a fait parvenir en mai 1921 à ses différentes sections locales. On y insiste tout particulièrement sur ce que l'on appelle l'*obtention des renseignements*, et chaque membre s'engage à participer activement au système d'espionnage aux vastes ramifications organisé par le parti. On peut ainsi y lire, entre autres belles déclarations:

«On recueillera des renseignements en examinant soigneusement tous les événements politiques et militaires importants qui surviennent dans les maisons. Le camarade doit connaître l'importance des forces révolutionnaires existant dans le domaine de ses activités - combien de membres du KPD, de l'USPD, de la SPD, etc... et combien de sans-parti - il doit connaître aussi l'importance des forces contre-révolutionnaires et savoir combien d'entre elles ne prendront pas part aux combats sérieux, combien au contraire sont d'actifs contre-révolutionnaires, que nous trouverons en face de nous dans la lutte. Il doit se renseigner pour apprendre si les habitants de ces maisons disposent d'armes, s'il en existe des dépôts, s'il y a des membres de l' «Orgesch», des organisations d'auto-protection, si des réunions secrètes des organisations contre-révolutionnaires s'y tiennent. Il doit mener un travail de propagande régulier auprès de tous ces habitants, et tout particulièrement des soldats, des troupes de sécurité, des ouvriers non politisés, etc... Il doit connaître dans son champ d'activités chacun en particulier et savoir quelle position envers le prolétariat révolutionnaire chacun a maintenant et aura lors des prochaines luttes».

C'est de cette manière que les travailleurs sont directement entraînés à l'espionnage et leur mentalité corrompue. La tristement célèbre institution de la Russie bolchévique, la Tchéka, projette déjà son ombre en Allemagne et il est, hélas, fort probable que l'on suivra cet exemple dans d'autres pays aussi, dans la mesure où s'y trouvent des partis communistes. On a peine à imaginer quels abîmes de méfiance et de haine réciproques sont ainsi créés dans les milieux prolétariens. Les fruits de cette tactique sont d'ailleurs partout clairement visibles, aujourd'hui déjà: jamais la classe ouvrière n'avait été aussi divisée intérieurement, jamais non plus une organisation n'avait suscité autant d'obstacles à l'unification des forces révolutionnaires que les Bolchéviks et leur organe, la IIIe Internationale.

Ceci ne doit pas faire méconnaître le fait que la majorité des travailleurs communistes nourrissent les meilleures intentions et qu'ils sont sincèrement convaincus de l'excellence et de l'opportunité des méthodes qu'on leur a vantées jour après jour comme la pierre philosophale. C'est aussi la raison pour laquelle l'exigence d'un «*front unique du prolétariat*» est si souvent et continuellement avancée, précisément dans les milieux communistes. On ressent la nécessité d'une unification et l'on pense pouvoir l'obtenir par une forme d'organisation centraliste extrêmement stricte; d'où la croyance que la IIIème Internationale a justement vocation de créer ce front unique dont on rêve. Si l'unité d'un mouvement n'était autre chose que le rassemblement purement mécanique des forces, sur un modèle militaire, les fameux 21 points du 2ème Congrès de Moscou seraient peut-être le moyen de réaliser ce rêve, ne serait-ce que parce qu'ils vont, dans leur forme centraliste poussée à l'extrême, au-delà de tout ce qui avait été fait jusqu'ici dans ce domaine. Mais cette conception mécaniste des choses, qui est un signe caractéristique de toute manière de penser militaire, prouve une énorme méconnaissance des faits, qui furent en fin de compte fatals à tous les Napoléons. Appliquée au mouvement socialiste, elle ne peut qu'entraîner l'élimination par la violence de tous les efforts et de tous les principes libertaires et authentiquement socialistes.

On parle de l'unité du mouvement ouvrier, mais on ne peut se la représenter que dans les limites étroites d'un parti et d'un programme fixe et clos. Or, le socialisme, qui doit être l'âme de ce mouvement et peut seul

lui insuffler la force vivifiante d'un nouveau devenir social, n'est pas une somme fermée sur elle-même, aux limites fixes et immuables, mais une connaissance et une compréhension en permanente évolution des phénomènes variés de la vie sociale. Il devient obligatoirement un dogme mort quand il oublie cela, qui est son essence même, renonçant ainsi à lui-même. C'est précisément pourquoi chacune de ses différentes tendances a un droit particulier à l'existence, car elle apporte à l'ensemble de nouveaux aspects, et de nouvelles perspectives. Quiconque n'est pas capable de reconnaître cette profonde et fondamentale vérité concevra toujours l'unité souhaitée de manière purement mécanique, mais jamais organique.

Les conditions de l'unité du mouvement ouvrier:

L'ancienne Internationale n'a pu avoir une aussi forte influence sur le développement du mouvement ouvrier européen que parce que ses fondateurs avaient compris la signification profonde de ce principe élémentaire et en avaient fait la condition essentielle de l'organisation interne de la grande association ouvrière. Tant qu'elle lui resta fidèle, l'Internationale se développa avec une vigueur insoupçonnée et féconda le mouvement ouvrier de ses idées créatrices. Elle avait un principe de base commun, lien formel pour chaque tendance dans ses rangs: l'abolition de l'esclavage salarié et la réorganisation sociale sur la base du travail communautaire, libéré de toute exploitation, sous quelque forme que ce soit. Elle disait aux travailleurs que ce grand but de libération sociale devait être leur œuvre propre, mais reconnaissait en même temps à chaque tendance membre le droit inaliénable de lutter pour ce but commun avec les moyens qui lui paraissent les meilleurs et les mieux adaptés, ainsi que de déterminer selon sa propre appréciation les formes de sa propagande.

Dès l'instant où le Conseil général londonien, qui était entièrement sous l'influence de Marx et de ses amis, mais ne représentait plus du tout ni l'esprit initial de l'Internationale ni les activités de ses fédérations, entreprit la funeste tentative de détruire ces droits fondamentaux et de mettre un terme à l'autonomie des sections et fédérations, en les obligeant à une activité parlementaire, dès cet instant fut brisé le front unitaire de la grande association des travailleurs et l'on en vint à cette fatale scission, qui ruina l'ensemble du mouvement ouvrier et dont les suites affligeantes se font sentir aujourd'hui plus que jamais. La vieille Internationale était une grande réunion d'organisations syndicales et de groupes de propagande. Elle ne considérait pas l'appartenance de ses membres à un parti précis comme sa meilleure chance d'efficacité, mais leur qualité de producteurs, mineurs, marins, travailleurs des champs, techniciens, etc... et c'est pour cette raison qu'elle était vraiment une Internationale des travailleurs - la seule qui ait, jusqu'ici, véritablement mérité ce nom. Son aile radicale, dont le représentant le plus connu et le plus influent était Bakounine, ne déniait absolument pas aux travailleurs allemands le droit au parlementarisme, bien qu'elle refusât catégoriquement pour sa part toute activité de cette sorte. Bakounine réclamait en revanche le même droit pour ses convictions et ses activités et la tristement célèbre *Conférence de Londres (1871)* porta en terre, en foulant ce droit aux pieds, l'unité organique de la classe ouvrière, qui avait trouvé sa puissante expression dans la grande Association.

La soi-disant II^{ème} Internationale n'était, à son début même, pas une Internationale des travailleurs, mais des partis socialistes ouvriers qui s'étaient rassemblés sur la plate-forme du parlementarisme. En excluant de ses congrès les anarchistes et les autres tendances, qui refusaient par principe la conquête du pouvoir politique comme prétendue condition préalable à la réalisation du socialisme, elle pouvait aussi peu prétendre au titre d'Internationale des travailleurs qu'à celui d'Internationale des socialistes, ne représentant qu'une tendance tout à fait particulière du mouvement ouvrier et des idées socialistes.

Tout à fait semblable est la position de la III^{ème} Internationale, de l'activité pratique de laquelle nous n'avons jusqu'à présent pas vu grand-chose, à moins que l'on veuille considérer comme telle ses proclamations aussi nombreuses que bruyantes. Le plan initial de ses fondateurs - mis à part les intérêts particuliers de la politique d'Etat bolchévique, qui y ont joué un rôle qu'on ne saurait sous-estimer - était apparemment de créer un rassemblement des éléments de gauche du mouvement politique ouvrier, dont on espérait qu'ils seraient le levain de la révolution mondiale désirée. Il ne s'agissait donc pas, là non plus, d'une véritable Internationale des travailleurs, pas même d'un nouveau rassemblement des partis ouvriers socialistes, mais seulement d'une infime fraction de ces partis. Lénine lui-même semble avoir rapidement reconnu le caractère insuffisant d'une telle association et proposa en conséquence d'y laisser une place aux syndicalistes, ces mêmes syndicalistes qu'il avait auparavant si violemment combattus et auxquels il a maintenant déclaré une guerre sanglante en Russie. Le succès fut très réduit, et il est difficile de croire que l'on puisse en être très édifié à Moscou.

Noyautage ou compétition loyale:

Naturellement, des fractions d'un mouvement global ont elles aussi le droit de se lier internationalement et aucune personne sensée ne leur niera. Mais ce que nous devons exiger d'elles, c'est de combattre à visage découvert et de ne pas s'introduire comme des voleurs dans les autres mouvements pour les détruire de l'intérieur ou les faire servir à la politique d'une certaine tendance. Ce nouveau jésuitisme en costume communiste est tout aussi condamnable que les tortueuses méthodes de la «Société de Jésus» qui, dans l'intérêt de l'Eglise, sanctifie tous les moyens, dès qu'il s'agit d'atteindre un certain but. La formation des fameuses «cellules» à l'intérieur des organisations ouvrières non communistes, dont la IIIème Internationale fait à ses membres un devoir des plus pressants, est-elle autre chose qu'une réédition des principes jésuitiques dans le mouvement ouvrier? Ou bien comment faut-il comprendre la leçon pleine de promesses que Lénine donne à ses camarades de parti dans son œuvre bien connue «*Le gauchisme, maladie infantile du communisme*»:

«On doit savoir résister par tous les moyens, consentir à chaque sacrifice et être prêt à tout et - si besoin est - employer même la ruse, la feinte, les méthodes illégales, taire et dissimuler la vérité, pour seulement pouvoir entrer dans les syndicats, y demeurer et y accomplir un travail communiste».

Quelle confiance peut-on accorder à des gens qui ont élevé de telles méthodes à la hauteur de principes et tiennent leur mise en pratique dans l'intérêt de la raison du parti pour un précepte? N'est-ce pas éduquer artificiellement et de la pire manière une troupe de menteurs et d'intrigants et corrompre systématiquement le mouvement ouvrier? N'est-ce pas semer de la graine de vipère, une action dont les terribles conséquences morales ne peuvent échapper à personne? Et une coopération quelconque avec les organisations professant et pratiquant de tels principes est-elle possible?

On comprend, en lisant ces lignes, le secret de l'art d'un gouvernement qui a pu rompre de manière aussi honteuse un traité signé par lui, comme il l'a fait par exemple avec Makhno. Mais on comprend aussi comment on doit apprécier les nouvelles provenant des sources soviétiques officielles!

Mais, quand on a commencé à user de telles méthodes à l'égard de ceux qui professent d'autres opinions, il n'y a plus de bornes et ce que l'on estime bon pour les autres ne peut qu'apparaître valable pour son propre usage. Ne nous étonnons donc pas de ce que le même système trouve emploi dans les partis communistes eux-mêmes, pour vérifier la solidité des convictions des militants. Des agents de la IIIème Internationale sont envoyés de Russie pour espionner les centrales nationales et faire leur rapport à Moscou. Dans sa brochure «*Notre chemin*», Paul Lévi en rend compte comme suit:

« La déclaration officieuse du camarade Radek révèle encore un autre effet, bien plus nuisible, du système des délégués, à savoir leurs relations directes et secrètes avec la centrale de Moscou. Nous pensons que le mécontentement à ce sujet est le même à peu près dans tous les pays, où de tels émissaires sont à l'œuvre. C'est un système semblable à celui de la Sainte-Vhème: les délégués ne travaillent jamais avec, mais toujours par derrière et souvent contre la centrale nationale; ils trouvent créance à Moscou, les autres non. Ce système ne peut que tuer toute confiance pour un travail mutuel et ce, des deux côtés, auprès de l'exécutif aussi bien que des partis membres. Ces camarades ne peuvent pas, la plupart du temps, être employés à la direction politique, avec laquelle ils sont trop peu familiarisés; ainsi en arrive-t-on au désolant état de choses suivant: une direction politique à partir du centre n'existe pas. La seule chose que fait l'exécutif en ce sens, ce sont des appels, qui arrivent trop tard, et des excommunications qui arrivent trop tôt. Une telle direction politique de l'Internationale communiste ne conduit à rien, ou bien à la catastrophe. L'exécutif ne se comporte pas autrement qu'une Tchéka agissant au-delà des frontières russes, ce qui est une situation impossible. L'exigence précise d'un changement, que les délégués intrus et sans qualification cessent de s'emparer dans chaque pays de la direction, n'est pas une exigence d'autonomie».

Il est clair que l'homme qui a pu en arriver à élever une telle protestation après avoir défendu, un an auparavant, les 21 points de la manière la plus bruyante, ne pouvait qu'être excommunié. Si l'on considère, en outre, que la IIIème Internationale dispose pour alimenter ses agents, sa presse et ses propagandistes à l'étranger, grâce aux subventions d'Etat russes, de puissants moyens financiers, qui ne peuvent qu'attirer, comme le fumier les mouches, tous les aventuriers et charlatants politiques, on peut mesurer l'influence funeste des méthodes bolchéviques sur le mouvement ouvrier tout entier.

Rudolf ROCKER.